

FEU LES NATIONS UNIES ?

Non, l'effondrement du bloc soviétique et la fin de la guerre froide n'ont pas, comme l'affirma Francis Fukuyama, marqué « la fin de l'histoire », l'éradication définitive des conflits et l'asservissement du monde aux valeurs de ce que l'on appelle « la civilisation occidentale »¹. Et peut-être ne serait-ce pas aussi dramatique qu'il apparaît aujourd'hui si d'aventure on voulait bien reconnaître la diversité des valeurs, des croyances, des civilisations et si, plutôt que les ériger les unes contre les autres au prix parfois d'une radicalisation explosive, l'on s'efforçait de faire de ce qui les distingue une richesse.

Certes, l'essor des transports et, plus encore, des technologies de l'information et de la communication, celui des échanges, l'avènement du casino planétaire de la finance et la mondialisation de l'économie ont entraîné un « rétrécissement du monde ». Et, en apparence du moins, l'on pourrait croire à un phénomène d'uniformisation planétaire.

Mais ne nous leurrons pas. Si nous assistons au développement d'entreprises mondiales, des différences importantes, comme l'ont bien montré en

son temps Philippe d'Iribarne² et plus récemment Suzanne Berger³, subsistent d'un pays à l'autre, dans l'organisation et le management des hommes, eux-mêmes animés de valeurs différentes. Et ce n'est pas parce que partout on trouve les mêmes hôtels et McDonald's, que l'on porte des blue-jeans et que l'on boit du Coca-Cola, qu'il faut s'imaginer que les différences s'estompent, que tout le monde se ressemble et adhère aux mêmes idées.

Tout au contraire peut-être, ces phénomènes apparents d'uniformisation s'accompagnent souvent d'un besoin puissant de réenracinement local s'exprimant de différentes manières : le renouveau des langues, des traditions, des croyances, des produits du terroir. Ainsi progressent simultanément le global et le local, dialectique qu'exprime bien l'expression anglo-saxonne de « glocalisation ».

Comme l'affirme Jean-Jacques Salomon, qui commente longuement dans ce numéro le best-seller de Thomas L. Friedman *The World is Flat*⁴, la Terre n'est pas plate et le vieux rêve d'un modèle universel de civilisation, outre les dangers qu'entraînent ceux

1. FUKUYAMA Francis. *La Fin de l'histoire et le dernier homme*. Paris : Flammarion, 1992.

2. IRIBARNE Philippe (d'). *La Logique de l'honneur*. Paris : Le Seuil, 1989.

3. BERGER Suzanne. *Made in monde. 500 multinationales face à la mondialisation*. Paris : Le Seuil, 2006.

4. Londres : Penguin Books, 2006.

qui prétendent l'imposer, n'est qu'un leurre qui, poursuivi aveuglément, ne peut que conduire à une radicalisation des différences, voire à des affrontements d'une extrême violence.

Sans doute cette prétention à incarner un modèle universel est-elle largement imputable au capitalisme conquérant de l'Occident et, surtout, au processus de marchandisation générale qui se répand. Tout s'achète, tout se négocie, tout se monnaie, y compris — croit-on — les valeurs, les croyances et les opinions. Ainsi oublie-t-on trop souvent cette belle formule de Denis de Rougemont expliquant que le produit national brut habitue les pouvoirs à donner tous leurs soins au coûteux de l'existence, à ce qui coûte cher, mais à négliger le précieux, ce qui nous est cher. Et quand, par chance, les hommes se refusent au marchandage de leurs opinions, alors on entend par la force les y contraindre. Piètre estime du principe d'humanité !

Loin de moi l'intention de faire ici le procès facile de l'économie de marché dont on ne saurait, me semble-t-il, sous-estimer les bienfaits. Mais de là à imaginer que tout se marchande et que là où l'argent ne peut faire la loi, la violence y supplée, il me semble que d'autres voies doivent être explorées.

Comme le cite fort à propos Jean-Jacques Salomon, Marco Polo, voyageur parce que marchand d'une Venise alors puissance maritime et impériale à la source du capitalisme, était lui préparé à comprendre tout ce par quoi la route de la soie passait : par des sociétés, des forces, des coutumes, des religions, des cultures absolument différentes du contexte occidental et chrétien qui était le sien. Est-il désormais inconcevable que pareille tolé-

rance aille de pair avec l'essor des échanges ?

Ou bien, le drame vient-il d'ailleurs, de ce que d'aucuns désignent comme la volonté hégémonique de l'Occident, de sa volonté d'imposer au monde ses valeurs ? Voilà un vrai sujet renvoyant aux droits de l'homme dont la polysémie exige un subtil arbitrage entre l'universel et le particulier, qui requiert à n'en point douter l'existence de lieux d'échanges démocratiques au niveau international. À cet égard, on ne peut que déplorer l'absence d'institutions délibératives dignes des espoirs jadis fondés sur l'Organisation des Nations unies, surtout à une époque où, notamment en raison des progrès scientifiques et du regain de croyances et de pratiques archaïques, les questions philosophiques et éthiques sont plus aiguës encore qu'auparavant. Y compris du reste en Occident, entre les États-Unis et l'Europe, y compris peut-être au sein des sociétés européennes elles-mêmes.

Et là sans doute réside désormais le danger le plus grand : celui d'une radicalisation des valeurs, des croyances, des comportements, d'une ghettoïsation de nos sociétés, ne pouvant à terme que déboucher sur de violents affrontements. Ce que le marché ne saurait faire, il nous incombe d'urgence de le réinventer et ce défi-là sans doute est le plus important que nous ayons à relever avant que les conflits d'origine culturelle et / ou religieuse n'enflamment la planète, comme ils le font déjà aujourd'hui au Proche-Orient. Reconnaissons hélas qu'en la matière, une fois de plus, l'Europe est absente, sans doute trop minée par ses problèmes intérieurs pour être capable de jouer réellement un rôle au plan mondial.

Hugues de Jouvenel